

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 14

Artikel: Trop avancé
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218687>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pour deux francs de pinceaux.
Pour 25 francs de couleur.
Pour 50 francs de toile.
Pour 500 francs de docteur.
Voilà, Monsieur, ce que le 17 représente.

— Comment, insinua-t-il, pour 500 francs de docteur ?

— Oui, Monsieur, soupira le Maître, pour 500 francs de docteur, je le répète. Ma petite fille en peignant ce tableau se barbouilla tellement de couleur qu'elle en avala, s'empoisonna, et après dix jours de purges, de vomitifs et de lavements, elle mourut entre les bras de deux médecins. Oui, Monsieur.

J'étais confus de cette confidence douloureuse, et, le Maître me reconduisant à la porte, termina notre entretien par cette phrase hautaine :

— C'est une pitié de voir qu'il existe encore des idiots assez bornés pour insinuer que nos œuvres ne représentent rien !

Force me fut de convenir en moi-même qu'il avait raison.

André Marcel.

Madame est impatiente : — Marie, les œufs ne sont-ils pas encore cuits ?

— Marie, tout énervée :

— Madame, je ne sais pas ce qu'ils ont ces œufs, voilà vingt minutes qu'ils sont sur le feu, ils sont toujours aussi durs.

Trop avancé. — Un père parle de son fils à un ami.

— Il est avancé, c'est pas croyable, il faut l'entendre jurer !

— Ah ! et prier ?

— Oh, il est trop petit.

LES TÈCHES

ES mois d'hiver ont amoncelé devant les portes, dans les cours, sous les auvents de nos maisons foraines et villageoises les provisions de bois pour l'an qui vient.

Miser du bois, abattre du bois, faire du bois, c'est le travail d'hiver de nos paysans.

Là-haut, dans la Côte, les communes ont fait des mises.

Les hêtres, les chênes, les sapins sont tombés. Puis on a façonné les stères.

Bien alignés le long du chemin forestier, ou perdus dans les « clairs » de nos grands bois, accompagnés des grands fagots de branches, les stères attendent les chars qui viendront les chercher. Et nous avons entendu, pendant les journées trop courtes, de l'aube à la nuit, grincer les roues sous la charge pesante du bois.

Peu à peu, devant les portes, le long des murs, chez vous, chez moi, on a vu s'entasser les beaux rondins de hêtre à l'écorce lisse et grise, le carrelage de sapin, les branches de chêne. Ils ont attendu là, des jours, des semaines... Peut-être qu'un reste de sève bat encore dans leurs flancs huileux. Mais la fin approche.

Un jour, cahotante, bizarre avec son moteur gras et son ruban d'acier poli, la « mécanique » est arrivée. Tour à tour, devant chaque maison du village, elle s'arrête et, sans relâche, elle scie, scie tout le bois qu'on lui présente, le bois... et les doigts aussi parfois. Elle en abat de l'ouvrage ! La scie vole en gerbes légères, blonde pour le hêtre, rousse pour le chêne et rose pour les bois fruitiers.

Les vieilles souches gémissent, la scie grince, et les stères, et les tas de branches fondent comme neige au soleil.

Quand la dernière bûche est sciée, de son allure cahotante et saccadée, la « mécanique » s'en va plus loin : chez vous voisin, chez vous voisine. On a son jour et son heure d'avance et le voici fait en quelques instants, le long travail de la scie à main, qui remplissait autrefois les jours d'hiver. Il ne reste plus qu'à refendre les rondins à la hache. C'est l'affaire de peu de temps et maintenant les enfants rentrant de l'école vont « faire la tèche » :

« Faire la tèche »... ce sera une excellente diversion aux parties de « gnis », aux randonnées en trottinette ; et quelle mine de punitions utiles si elles ne sont pas agréables !

« Tu n'as pas su ta leçon ce matin ? Tu as mal

répondu au papa ?... Tu as griffé la petite sœur ? Perdu les centimes pour le lait ?... Déchiré ton tablier ? Bien, mon petit, va vite faire la tèche jusqu'au goûter ! »

Faire la tèche, c'est presque un plaisir, pour commencer ; aligner, entasser, empiler ces jolis morceaux de bois égaux, quel magnifique jeu de construction. Mais à la longue cela fatigue ; les corbeilles de bûches sont lourdes aux petits bras, le bois est souvent tranchant, les esquilles en traîtres blessent les petites mains aux doigts tendres. Tout à coup, le mur de bûches trop haut ou mal équilibré vacille, s'écroule et toute la tèche est à recommencer.

En mars, un peu partout les provisions de bois, se haussent en tèches régulières, nettes comme des murs d'architectes.

Une belle tèche, c'est l'orgueil de la ménagère. Tout comme une courtine bien tressée est l'orgueil du paysan.

Devant les portes, dans les cours, le long des murs, sous les auvents, j'ai vu beaucoup de tèches ces jours-ci.

— Tèches de riches, vraies forteresses de beau bois lisse et régulier, rose, presque sans nœud, tèche toute entière de fayard, qui chauffe mieux que du charbon. Aux jours durs de grande bise, c'est par corbeilles entières que le fourneau de la chambre dévorera ce bois, donnant en échange la douce chaleur qui fait si confortable la veillée sous la lampe, jusque tard dans la nuit. Il y a beaucoup de ces tèches là, dans mon village.

Mais j'ai vu aussi, honteuses, se dissimulant dans les angles cachés, comme conscientes de leur peu de valeur, les tèches de « bois moindre », bois blanc, racines, brindilles, tout cela tôt consumé... Tèche de pauvre, tèche de misère.

Ah ! flamme claire qui ne laisse pas de braises sous la cendre trop légère... souche qui charbonne sans vouloir donner de chaleur... petites branches qui flambez si bien, mais qui vous éteignez tout aussi vite... Comme la maman soucieuse, courbée sur vous, vous ménage ! comme vous semblez précieuses aux pauvres mains engourdis par le froid. Et comme tu diminues vite — trop vite — petite tèche de « bois moindre », avec l'hiver si rude et long que nous avons.

Pour qu'une tèche soit bonne à être employée il faut la laisser sécher, quelques mois au moins, un an si possible. Mais on ne peut pas tout prévoir et souvent la tèche sèche se trouve consumée avant que la nouvelle soit bonne à prendre. Cela arrive en général au mois de mars, et c'est pourquoi, au printemps, même dans les meilleures ménages, il y a parfois au moment du repas de midi, des paroles aigres, des reproches.

— Le dîner n'est pas prêt ?

— Le feu n'a pas voulu brûler, j'ai plus rien de bois sec !

— Tu n'as pas su le ménager, j'en ai pourtant misé deux stères de plus que l'année dernière !

Elle a les yeux rouges de toute la fumée que le bois trop vert lui a lancée dans la figure et répond :

— Je ne peux pas cuire sans feu, pourtant ! Ah, si on avait le gaz ! Quand je pense que la cousine Yvonne à Lausanne n'a qu'à tourner un robinet, mettre une allumette et voilà le feu qui brûle ni trop ni trop peu, sans cendre ni fumée... Tandis que moi !!! Une heure que j'ai soufflé sur ce mauvais bois ! J'allais y verser mon bidon de pétrole dessus, de colère ! et puis j'ai pensé aux histoires de femmes brûlées, qu'on lit sur le journal — et j'ai essayé encore une fois de le rallumer, ça a été pour finir — mais maintenant je suis en retard pour toute ma journée, et il faut encore se faire marmonner par toi... Quelle vie ! Quelle vie !

Lui, devant cet orage qui menace la paix de son dîner se fait conciliant.

— Ecoute, c'est sûr que du bois vert ça ne flambe pas tout seul. Il faut laisser sécher la tèche et puis... en attendant on pourra demander au voisin de nous prêter quelques corbeilles de sec. On le leur rendra l'année prochaine. Il a une plus grosse tèche que nous et il a été longtemps loin cet hiver. Autant qu'il n'a pas brûlé !

Et avec le bois sec, la paix rentre au logis.

Dehors, sous l'avent, la tèche fraîche fume au soleil de mars. Soleil et bise vont sécher jusqu'à dans les fibres profondes le reste de la sève qui fit vivre et verdir le bois.

« Tèche fraîche, femme sèche : désagrément. Tèche sèche, femme fraîche : grand agrément. » dit mon voisin qui a la manie de citer des proverbes et... je crois vraiment que, pour cette fois le proverbe a raison.

(Journal d'Yverdon.)

Milandre.



L'HÉRITAGE DE LA TANTE LUCIE

* * *

Au son de cette voix grave, qui rappelait celle de M. le ministre, la tante se recueillait et joignait les mains.

L'automne, on s'en souvint, eut de belles journées douces et pleines de lumière. La bronchite céda, mais Lucie, grâce à la fièvre, avait peine à se remonter et restait faible. Le médecin, que la brave femme avait appelé sur le conseil de son neveu, recommandait le lit et prescrivait des fortifiants. Lucie riait de la chose, elle qui avait toujours passé pour « un rocher ».

— Enfin, que veux-tu, mon petit, disait-elle, quand on se met dans les pattes d'un docteur, il faut bien faire ses fausses.

Le médecin disait au neveu que cette faiblesse persistante lui donnait à penser. Il devait y avoir quelque part un principe de maladie, un foyer caché. La tante « gogeaient » peut-être une autre affection qui se déclarerait avec les premiers froids. Pas de tracas, ni d'émotions, toujours des visages gais et contents, pas de contrariétés et le moins possible de commères bâillardardes.

La Louise Pittet et le neveu montaient la garde autour du lit et eussent éloigné les importuns. Lucien, le fils, le gentil Lucien, avait l'entrée libre. Il venait rarement, le dimanche après-midi de préférence. Son regard franc exprimait à la malade ce que les lèvres n'auraient su dire. Il se sentait un peu gêné, car Victor, toujours présent, le regardait d'un œil soupçonneux. Cependant Lucie était satisfaite de la présence du jeune homme. Elle s'étonnait qu'il ne vint pas plus souvent et le disait :

— J'ai de vos nouvelles chaque jour, chère marraine, répondait l'honnête garçon. Je pense du cœur à vous, je suis avec vous affectueusement. Mais vous êtes bien entourée, bien soignée et les visites fatiguent...

— Pas les tiennes, pour sûr, mon garçon.

Par un bel après-midi d'octobre — un dimanche — Lucien vint voir sa marraine. Elle était assez bien, presque gaie, les yeux animés, brillants, mais cette faiblesse, toujours persistante, la tenait au point qu'elle n'eût pu faire un pas sans aide, si elle eût voulu se lever, ce qu'elle avait fait la veille. La garde était absente pour quelques heures.

Les deux jeunes hommes causèrent un instant auprès du lit, puis Lucien dit :

— Il me semble que la petite marraine voudrait dormir un brin, ses paupières se ferment. Nous irons au jardin...

— Et tu ne te sauveras pas au moment de prendre le café, vilain garçon, comme tu l'as fait dimanche dernier, dit Lucie à son fils, lui frappant amicalement la main. Louise Pittet, qui s'y connaît, a fait une délicieuse crème aux œufs. Il ne s'agit pas de manquer à l'appel.

— Merci de votre invitation, marraine.

Lucien regardait Victor à la dérobée. Il lui trouvait cet air drôle, inquiet, excité qu'il lui avait vu déjà maintes fois, entre autres au service militaire, aux jours où Victor avait fait quelque esclandre qui lui avait valu une réprimande ou du clou. Il n'y avait pas à en douter : Victor avait « son verre », ce verre de trop qui lui jouait parfois de si vilaines tours, le rendant incapable de se contrôler, de mesurer la qualité et l'effet de ses paroles. Sous l'empire de son verre, il devenait grossier, laissait apparaître

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblane) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défraîchis.